

## Critique

# A Marseille, l'enquête de sens d'Adeline Rosenstein

Gifle esthétique décochée dans un grand rire jaune, «Laboratoire Poison 3» est une géniale enquête historiographique sur l'ambivalence des récits de résistance algérienne et congolaise.



Dans Laboratoire Poison 3, donné le week-end passé au Festival de Marseille, pas d'histoire de personnages héroïques ou de salauds incarnés avec virtuosité et discours édifiants, ni d'écrans vidéo. (Pierre Gondard)

par [Ève Beauvallet](#), envoyée spéciale à Marseille

publié le 7 juillet 2021 à 4h33

C'est la tarte à la crème servie aux étudiants des écoles de cinéma pour expliquer l'ambivalence des images et le pouvoir impitoyable du montage. En 1921, le réalisateur et théoricien russe Lev Koulechov mène une expérience fascinante et novatrice : il choisit un gros plan de l'acteur vedette de l'époque Ivan Mosjoukine, au visage impassible, et il le décline trois fois. La première, il fait suivre le plan de l'image d'une assiette de soupe. La seconde, de l'image d'un cercueil dans lequel repose un enfant. La troisième, de celle d'une femme lascive allongée sur un canapé. Ainsi Mosjoukine a-t-il exprimé, sans rien changer de sa neutralité émotionnelle, la faim, l'affliction et le désir. Remplaçons maintenant le visage de Mosjoukine par des documents historiques, ceux qui ont servi, par exemple, à condamner les traîtres et à en blanchir d'autres, lors de la guerre de libération algérienne.

Et puisque l'histoire est si théâtrale, sortons du cinéma pour nous rendre au théâtre, dans cette grande fabrique des émotions, cet espace de travestissement avec son lieu de stockage technique, ses chefs électro et ses ateliers de construction de décor. C'est drôle, hein, la façon dont ce personnage, ici devant nous, prend le visage d'un collabo ou d'un incorruptible militant du FLN, selon que la couleur du projecteur est bleu glacial ou rouge chatoyant ? Et quelle meilleure manière alors de raconter, non plus l'histoire en tant que telle, mais la redoutable mise en scène de ses récits officiels, qu'en dépliant devant les spectateurs, façon tutoriel, la petite boîte à outils du théâtre ?

## Scènes de torture schématisées

Décidément, Adeline Rosenstein est une artiste à part. Ses confrères et consœurs du théâtre «documentaire» sont tous guidés par de bonnes intentions mais rarement par un génie comme le sien, lequel consiste avant tout à comprendre, comme elle l'écrit, que *«face à la description d'un événement historique méconnu, le théâtre militant est son propre ennemi»*. A rebours de tous ceux qui hurlent aux oreilles saturées et aux yeux anesthésiés des spectateurs des homélies didactiques standardisées, elle raconte des atrocités sur le ton faussement primesautier d'un numéro de magazine *Okapi* – et souvenons-nous à cet instant du titre de son spectacle jeune public sur *l'Orestie, Détester tout le monde* (un génie, on vous dit).



Extrait de Laboratoire Poison 3 au Festival de Marseille. (Pierre Gondard)

Donc, dans *Laboratoire Poison 3*, donné le week-end passé au Festival de Marseille, pas d'histoire de personnages héroïques ou de salauds incarnés avec virtuosité et discours édifiants, pas d'écrans vidéo non plus, juste l'effet d'un petit jeu infographique lo-fi tout mignon, avec des paramilitaires défilant géométriquement sur le plateau comme des pictogrammes, des scènes de torture schématisées, des voix off commentant les exactions comme en note de bas de page d'un ouvrage historique, ou plutôt comme dans des phylactères de BD. Et Adeline Rosenstein nous le confirme : elle structure souvent sa dramaturgie comme un gaufrier de BD dont elle allumerait ou éteindrait les différentes cases sur le plateau. Pour sa précédente et formidable série théâtrale sur le conflit israélo-palestinien, *Décriis-ravage*, le bédéaste suisse Alex Baladi l'avait d'ailleurs accompagnée dans ce défi : faire comprendre l'immense avec des coups de crayon tout petits.

Et *Laboratoire Poison* est bien un projet immense, une enquête historiographique déployée sur trois ans, un chantier de réflexion sur la confiscation des récits héroïques par les Etats décolonisés, sur la difficulté que représente la déconstruction depuis l'Europe de l'image des mouvements de libération, sur le déchirement de la lutte entre traîtres et trahis, et sur, au bout du bout, la farce amère qui peut naître du merdier éthique que constitue leur documentation. Il y a ce chapitre sur l'Algérie, qui part du constat que nombre d'anciens résistants français, combattants de la liberté, ont érigé là-bas des camps et torturé des innocents – «*et si le racisme de gauche concernait le théâtre ?*» interroge-t-elle. Il y a aussi ce chapitre consacré à l'assassinat Comment cette autrice majeure a-t-elle pu passer sous les radars des grands festivals internationaux que sont Avignon ou le Festival d'Automne à Paris ? Ce serait une autre enquête. En attendant, et entre autres partenaires, c'est le Festival de Marseille et son directeur, Jan Goossens, qui ont accompagné le projet sur la durée, en insufflant l'idée de ce volet algérien, en partageant ensuite son réseau congolais, permettant à Adeline Rosenstein et son équipe de travailler sur le terrain, auprès d'historiens, de «témoins», dans les foyers pour mineurs non accompagnés, les squats, ou la maison du peuple, auprès des artistes de Kinshasa Michael Disanka et Christiana Tabaro (qui n'ont finalement pu jouer le week-end dernier dans la pièce, bloqués par l'obtention de leurs visas). Un accompagnement qui, pour le Flamand Jan Goossens, illustre bien ce qu'il entendait faire de ce festival avant qu'il ne décide de rendre son tablier (il partira à l'automne développer la candidature de Bruxelles comme capitale européenne pour 2030) : soit l'inverse d'un grand marché standardisé, mais une courroie de transmission entre des artistes et une ville, en l'espèce une artiste passionnée par l'histoire des colonisations et une ville qui en porte plus qu'une autre les stigmates.

**Prochaines dates de *Laboratoire Poison 3*, du 13 au 15 octobre aux Halles de Schaerbeek à Bruxelles, les 18 et 19 octobre au Théâtre Dijon-Bourgogne, les 21 et 22 octobre au festival Sens Interdit de Lyon.**